HAL
open science

Une tortueuse trajectoire : patriotisme et fêtes traditionnelles dans la Chine des réformes

Jean-Louis Rocca

To cite this version:

Jean-Louis Rocca. Une tortueuse trajectoire : patriotisme et fêtes traditionnelles dans la Chine des réformes. Critique Internationale, 2013, 1 (58), pp.73 - 92. 10.3917/crii.058.0073 . hal-03460962

HAL Id: hal-03460962

https://sciencespo.hal.science/hal-03460962

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une tortueuse trajectoire : patriotisme et fêtes traditionnelles dans la Chine des réformes

par He Xuebing et Jean-Louis Rocca

« Les fêtes traditionnelles contribuent à renforcer la cohésion de la nation chinoise (...), les transformer en jours fériés affirmera avec encore plus de force les traditions nationales et contribuera à la propagation de l'esprit de la nation »[1]. Ces fortes paroles se trouvent dans la motion, rédigée par le député Zhang Guoliang en mars 2004, et signée par une centaine de députés de Hong Kong de la Conférence consultative politique du peuple chinois (CCPPC), demandant l'inscription des fêtes traditionnelles dans le calendrier officiel[2]. Après un processus relativement rapide, la proposition sera finalement entérinée par le Conseil des affaires d'État (CAE)[3] le 7 décembre 2007[4]. Cette courte séquence d'événements pourrait être un cas d'école « d'invention

1. **http://news.sohu.com/2004/03/07news219331775.shtml**. L'ensemble des citations, entretiens et témoignages utilisés pour écrire ce texte ont été traduits par nos soins.
2. Sorte de deuxième chambre parlementaire, la CCPPC ne possède qu'une voix consultative mais non sans influence. Elle représente l'ensemble des milieux sociaux et professionnels du pays mais ses membres sont nommés. On pourrait la rapprocher du Conseil économique et social.
3. Le CAE rassemble l'ensemble des ministères du pays, il constitue le gouvernement.
4. Document n°513, Zhonghua renmin gongheguo guowuyuan gongbao (Journal officiel du CAE), 2008-6, p. 16.

de la tradition »[5] justifiant la position de ceux qui considèrent que le Parti communiste utilise le passé afin de « formuler une idéologie pour sa nouvelle base sociale – la bourgeoisie urbaine et cosmopolite émergente – afin d'assurer sa cohésion et de capter sa loyauté à l'heure de la mondialisation capitaliste »[6]. L'État chinois, privé des ressources idéologiques du socialisme, serait contraint de réinventer des coutumes, des pratiques et des rites afin de renforcer la cohésion de la nation chinoise, lancée dans une course éperdue à la puissance mondiale.

L'État n'est pas pour rien dans le bain de jouvence aux sources de la tradition que subit depuis quelques années la notion d'identité nationale. Néanmoins, dans le cas précis du renouveau des fêtes traditionnelles il semble que le scénario mettant en scène un État réinventant la tradition au profit d'un nationalisme plus ou moins agressif soit réducteur. D'une part, il n'est jamais question d'agresser qui que ce soit mais d'exprimer son amour de la patrie en renouant avec les traditions des ancêtres. D'autre part le gouvernement central s'est montré réticent à l'extension du calendrier festif durant tout le processus et ce n'est qu'après d'intenses phases de « lobbying » qu'il a finalement cédé. Les pressions sont venues de milieux « périphériques » aux institutions étatiques : députés de Hong Kong, spécialistes du folklore, intellectuels, medias. Pour le président de l'Association des folkloristes de Chine, l'inscription des fêtes traditionnelles dans le calendrier officiel permettrait d'accroître l'identification affective à la nation parmi les enfants et des minorités nationales (*shaoshu minzu*)[7]. Il s'agit, suivant l'expression consacrée par les medias, de « construire les symboles de l'identité nationale » (*goujian minzu rentong fuhao*). Le public lui-même, et en particulier les internautes, se sont largement mobilisés pour la cause. Depuis 1999, on note en effet l'existence d'un vaste mouvement de critique de l'occidentalisation et de la globalisation dans certains cercles de la société. Des voix s'inquiètent du fait que les jeunes ne connaissent plus l'origine des fêtes traditionnelles[8]. Dans les medias comme dans les revues académiques, on oppose les fêtes autochtones (en chinois les fêtes « terriennes » *tujie*) aux fêtes occidentales (*yangjie*). Les pratiques festives liées à la Saint-Valentin ou d'Halloween sont critiquées par des intellectuels et des slogans comme « protégeons la Fête du printemps, boycottons Noël » ont fait florès dans les medias et sur la toile. Pour la presse officielle, il s'agit de satisfaire une revendication venant du peuple – protéger les fêtes traditionnelles[9]. Certains

5. Eric Hobsbawm and Terence Ranger (eds), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
6. Terence Billeter, *L'Empereur jaune*, Paris, Les Indes Savantes, 2007.
7. *Renmin Ribao* (Le Quotidien du peuple), 9 novembre 2007, p. O11.
8. Par exemple, la plupart des lycéens sont incapables de citer l'origine de la fête de *duanwu*, *Ningxia ribao* (Le Quotidien du Ningxia), 13 juin 2005.
9. *Renmin Ribao (Le Quotidien du peuple), 9 novembre 2007, p. O11.*

chercheurs théorisent le phénomène en rappelant que modernité et tradition se construisent mutuellement : « S'il n'y a pas de modernité, il n'y a pas de tradition »[10]. En privé, des intellectuels expliquent que le « renforcement de la société » face à un État-Parti omniprésent passe par la création d'une culture nationale liant les différents segments du peuple chinois ensemble. Pour eux, ce qui se jouerait serait l'affirmation d'une « conscience sociale » émancipée du pouvoir politique.

Faut-il en conclure qu'en Chine, c'est la société qui a joué la part essentielle dans l'invention de la tradition ? Certes, on sait qu'il n'y a invention de la tradition que s'il existe une identification aux symboles de la patrie, que si le produit final est adopté ou même formé conjointement par des groupes sociaux ou des groupes d'intérêt. Néanmoins, c'est bien l'État qui est généralement aux premières loges. En Chine, le patriotisme s'affirmerait-il par le social, obligeant l'État à aller plus loin qu'il ne le voudrait ?

Ajoutons que cet événement – la réintroduction des fêtes traditionnelles – est fort paradoxal par rapport à la trajectoire historique de la Chine du XXe siècle. Depuis le début du XXe siècle, la modernisation de la Chine, en tant que processus de lutte contre la tradition, a été placée au centre du champ politique. Si la Révolution de 1912 n'abolit pas le calendrier traditionnel, un vaste mouvement de « modernisation du temps » se dessine dans les années 1920. Le Guomindang tente de supprimer le calendrier traditionnel pour rendre la Chine plus moderne et, par la suite, le Parti communiste impose ses propres dates – le 1er octobre et le 1er mai pour l'essentiel – et partage en deux le pouvoir sur le temps. Aux fêtes modernes la vie publique, aux fêtes traditionnelles la vie privée. Pendant la Révolution culturelle (1966-1971), un degré supplémentaire est franchi. On détruit temples, bâtiments et documents anciens, on moleste les vieux maîtres, on poursuit toute trace de religiosité et on tente de détruire les relations familiales. Les fêtes traditionnelles sont interdites. Le succès d'une telle politique n'a été que partiel notamment en raison du maintien d'un fort pourcentage de paysans dans l'ensemble de la population. Néanmoins, la mémoire de la tradition s'est aujourd'hui considérablement affaiblie.

Depuis les réformes, deux phénomènes ont encore accentué cette tendance et conduit à l'oubli des fêtes traditionnelles parmi les nouvelles générations des villes. D'une part, l'urbanisation et la modernisation des modes de vie « globalisent » les pratiques festives. D'autre part, la volonté de « civiliser » la société, de la rendre plus rationnelle, plus propre, plus policée, renvoie les fêtes traditionnelles – avec leurs pétards, leur agitation, leurs relents religieux, leurs pollutions – dans les marges de la société.

10. Zheng Kangsheng, « Xiandaixing guochengzhong de chuantong he xiandai » (Modernité et tradition dans le processus de modernité), *Xueshuyanjiu*, 2007-11, p. 9.

Pour rendre compte de cette invention des traditions, nous procéderons en deux temps. Il s'agira de revenir sur les événements de ces années 2000-2007 et de découvrir les phénomènes, les actions, les imaginaires qui ont pu en déterminer l'orientation. Cette façon de faire, que l'on n'ose appeler généalogique tant le laps de temps est court, a évidemment ses limites. Faire une histoire de cette période suppose d'avoir accès à des archives qui ne s'ouvriront sans doute que dans quelques dizaines d'années. Néanmoins, essayer de comprendre le processus peut permettre de saisir le rôle de certains événements ou milieux sociaux qui, sans cela, passeraient inaperçus.

Il s'agira dans un deuxième temps de fournir quelques éléments de réflexion sur l'après-invention. Le moins que l'on puisse dire est que la réintroduction des fêtes traditionnelles est un succès populaire. La première fois où *Qingming* est devenue fête chômée, le 4 avril 2008, 608 900 personnes sont venues honorer leurs morts dans les cimetières pékinois contre 189 000 l'année précédente. Le chiffre atteindra 728 000 en 2009 puis 2,91 millions en 2010[11]. Comment expliquer ce succès ? Pourquoi le public s'approprie-t-il l'événement ? Comment les institutions répondent-elles à la nécessité de « remplir » ce nouveau temps ?

Fêtes traditionnelles : état des lieux

Les trois fêtes traditionnelles réintroduites dans le calendrier officiel ont des origines qui se perdent dans la nuit des temps. Elles commémorent chacune un nombre important d'événements plus ou moins légendaires et recouvrent un ensemble de pratiques et de rituels qui varient suivant les époques et les lieux. On est donc face à une progressive accumulation de phénomènes commémoratifs et rituels.

Qingming est une des vingt-quatre périodes solaires de l'année. La Fête elle-même est fixée au 5 avril. Elle est liée à la Fête de Shangsi, née au début de l'ère chrétienne dans le pays de Zheng et qui était destiné à chasser les mauvais esprits et à apaiser les démons mais aussi à la Fête du « manger froid »[12]. Apparue dans le Shanxi, celle-ci commémorait le souvenir d'un fonctionnaire de l'époque des Printemps et des Automnes (722-481 avant

11. *Xinjingbao* (Les nouvelles de Pékin), 5 avril 2009, p. A4, *Zhonghua renmin gongheguo minzhengbu wangzhan* (Site du ministère des Affaires civiles) (**http://mzzt.mca.gov.cn/article/qm2010/gddt/201004/20100400068126.shtml**), *Renmin Ribao* (Le Quotidien du peuple), 6 avril 2010.

12. Huang Tao, « Qingmingjiede yuanliu, neihan jiqi zai xiandai shehui de bianqian yu gongneng », (L'origine de Qingming : son contenu, sa fonction et son évolution dans la société moderne), *Minjian wenhua luntan*, 2004-5, p. 16, Liu Xiaofeng, *Qingmingjie*, (La fête de Qingming), Beijing, Zhongshehui chubanshe, 2006.

Jésus-Christ) qui aurait nourri de sa chair son roi en exil[13]. Aujourd'hui, les Chinois se contentent de « balayer les tombes » (*saomu*) : ils se retrouvent en famille dans les cimetières pour nettoyer et entretenir les lieux de repos des ancêtres et leur faire des offrandes.

La Fête de *Duanwu* a lieu le cinquième jour du cinquième mois lunaire, soit fin mai ou début juin, au début des grandes chaleurs et de la saison des épidémies. Comme *Qingming*, elle rassemble de nombreuses croyances, mythes et pratiques liées à la préservation de la santé dont certaines sont très anciennes – époque des Printemps et des Automnes – et d'autres beaucoup plus récentes. On boit du vin soufré (*xionghuangjiu*), des sachets de tissu sont accrochés au cou des enfants pour les protéger, on place de l'armoise sur les portes, etc. Enfin, *Duanwu* est l'occasion de commémorer Qu Yuan, un poète qui s'est suicidé en se noyant suite à la défaite de sa patrie. Pour éviter que sa dépouille soit dévorée par les poissons, les paysans du cru aurait jeté des gâteaux de riz pour les nourrir. En mémoire de cet événement, dans le Sud du pays, on continue à organiser des courses de bateaux à rames arborant une proue symbolisant un dragon (d'où l'autre nom de la réjouissance : la Fête des bateaux-dragons) et l'on mange des gâteaux de riz gluant (*zongzi*). Dans le Nord, seul la consommation de *zongzi* est une pratique vivace.

La Fête de *Zhongqiu* (Fête de la mi-automne) est plus simple à présenter. Elle se tient le quinzième jour du huitième mois lunaire, période où la lune est la plus impressionnante par sa taille et sa luminosité. La rondeur de la lune et l'intensité de sa lumière symbolisent l'unité familiale. Même lorsque que les parents sont séparés, ils peuvent communier dans le même spectacle, à des kilomètres de distance. À l'origine, l'événement avait une valeur religieuse plus marquée, liée au culte lunaire bien sûr mais aussi au culte du dieu du sol. La période est en effet celle de la fin des récoltes. Elle donnait libre cours à des libations destinées à obtenir protection pour les récoltes de l'année suivante. On mangeait des « gâteaux de lune » (de forme ronde), pâtisseries créées sous les Tang (618-907) par un artisan en l'honneur d'un général victorieux[14]. Aujourd'hui on se contente de consommer ces pâtisseries – ce qui a donné naissance à une économie florissante – d'organiser des pique-niques en famille ou entre amis ou encore, plus simplement de leur envoyer un SMS.

13. Le souverain serait remonté sur le trône mais aurait oublié le fonctionnaire, qui se serait réfugié avec sa mère dans une forêt. Se souvenant brutalement de ce fonctionnaire intègre, le roi envoie des gens pour le quérir et ceux-ci mettent le feu à la forêt pour le faire sortir. Il est brûlé vif. En souvenir, le roi interdit d'allumer un feu le jour de sa mort (la veille de *Qingming*).

14. C'est aussi un moment où amitiés et amours se nouent sous les meilleurs auspices. Il existe enfin tout un ensemble de légendes locales liées, à des titres divers, au culte de la lune.

Une époque troublée, un renouveau national

Nulle coïncidence dans le fait que le discours sur la « renaissance » des fêtes traditionnelles émerge au début des années 2000. Les années 1990 sont en effet marquées par un ensemble d'événements et de phénomènes qui mettent en question les fondements même de la société chinoise.

D'abord, l'État et le Parti connaissent une crise de légitimité. Après les événements de la place Tiananmen, le champ politique semble fermé et le « contrat social » se négocier ailleurs, dans l'amélioration du niveau de vie, dans la réalisation de soi et la réussite familiale. Les cadres ont dorénavant largement accès aux sources d'accumulation, les urbains au capital de l'éducation – sésame de la réussite matérielle – les intellectuels et les artistes voient leur situation matérielle et leur influence s'accroître de manière substantielle. Mais cette « négociation » s'accompagne d'une instabilité sociale que la Chine n'avait jamais connue jusque-là. Des mouvements sociaux isolés mais parfois massifs éclatent dans tout le pays. Pour satisfaire les appétits, la Chine doit continuer à s'affirmer dans l'économie mondiale et donc « produire du patriotique », c'est-à-dire des représentations collectives. Pour préserver la stabilité intérieure, elle doit proposer des références identitaires propres à favoriser l'harmonie.

Ensuite, la deuxième période des réformes, qui commence après l'intermède de la répression des événements de la place Tiananmen, n'est pas une simple relance de la première, elle va beaucoup plus loin. L'économie privée se développe, les investissements étrangers envahissent le pays, le grand exode des paysans vers les villes s'intensifie, le secteur public est démantelé, le système d'emploi à vie de la population urbaine est supprimé, les fonctionnaires et/ou leurs enfants deviennent *businessmen*, l'État-providence socialiste disparaît, les barrières institutionnelles à la mobilité sociale sont fortement réduites. En bref, on entre dans un autre monde où l'individu gagne en autonomie tout en perdant en sécurité.

Enfin, la rétrocession de Hong Kong en 1997 et de Macao en 1999, la « globalisation » de la Chine – la présence de plus en plus importante de résidents étrangers, l'occidentalisation des modes de vie, le nombre considérable d'étudiants chinois à l'étranger – ainsi que les réussites diplomatiques du pays et son influence progressive sur les affaires du monde obligent la société chinoise à s'interroger sur son identité. Qu'est-ce qu'être chinois dans un monde dominé par la culture occidentale – c'est ainsi qu'est posée la question – que signifie la nationalité chinoise dans un monde où l'on peut être chinois de façon très différente ? Différente en termes de pratiques culturelles, la « culture » chinoise couvrant des zones étendues et disparates : Singapour, diasporas, Chinois des villes/Chinois des champs. On peut donc être « Chinois » de culture sans être Chinois de nationalité, Chinois de nationalité et ne pas

partager les mêmes valeurs que d'autres Chinois. Différente aussi en terme de statut : les Hong Kongais sont de nationalité chinoise et peuvent aller sur le continent, l'inverse n'est pas vrai ; les Taiwanais sont, *de jure*, des « compatriotes » (en chinois *tongbao*) mais, *de facto*, traités comme appartenant à une autre nationalité.

En bref, on se situe dans une de ces époques où, après une phase de très forte croissance, le discours sur la modernisation et l'accumulation matérielle ne suffit pas à l'imaginaire social. Il ne suffit pas aux citoyens mais il ne suffit pas non plus à l'État. Lancé dans un projet délicat, à visée à la fois intérieure et extérieure, d'affirmation collective, il se doit de jeter les bases d'une nouvelle identité nationale et, d'une certaine façon, d'un imaginaire de l'État-nation. Ce nouvel esprit n'est pas étranger à la croissance importante des revenus qui voient de nombreux Chinois – les nouvelles couches moyennes – s'émanciper des besoins les plus immédiats, goûter aux plaisirs des loisirs et s'affirmer avec fierté comme des sujets du monde. Il s'accompagne de l'affirmation d'une « subjectivité » qu'il s'agit de révéler à l'école, au bureau voire à l'usine afin de se distinguer. Les thèmes de l'autonomie, de la culture de soi, du développement personnel apparaissent. Ce n'est pas un phénomène d'individualisation tel qu'on le définit souvent, qui verrait simplement les contraintes sur l'individu s'amoindrir, mais l'émergence d'une autre forme de contrainte, celle de se produire nécessairement comme sujet, dans ses goûts, ses pratiques et son comportement. Dans ce cadre, la vie devient plus agréable et plus confortable mais aussi plus dure. L'urbanisation, et en particulier les difficultés liées aux transports et à la pollution, rend la vie quotidienne plus difficile. La compétition, l'agitation perpétuelle, la recherche effrénée de l'aisance rendent plus cyniques et plus schizophréniques les relations sociales. Dans ce cadre, la production d'une identité collective permettant à la fois de justifier les changements et de s'en protéger n'a rien de paradoxal.

À l'orée du XXIe siècle s'expriment alors des discours et des pratiques qui se réfèrent à un besoin d'authenticité et de stabilité. Alors que quelques années auparavant on ne jurait que par le *moderne* et l'*urbain*, la *liberté* et l'*aventure*, on commence à *se ressourcer* de nouveau dans la nature, à passer des week-ends dans des villages, voire à acheter une maison de campagne. On achète des objets et des meubles anciens. Le *design* des résidences luxueuses commence à intégrer un style « national » utilisant des références à l'architecture et au mode de vie traditionnel. Des succès de librairie, comme celui de Yu Dan[15], symbolisent une nouvelle passion pour la philosophie chinoise « traditionnelle ». On se passionne pour les activités de « développement personnel », la psychologie, le yoga, etc. Bref, on est à la recherche de symboles culturels

15. Commentatrice « grand public » de Confucius. Ses écrits sont critiqués par les spécialistes mais connaissent un grand succès populaire.

authentifiés par le passé mais ancrés dans le monde présent, on défend la modernité de la tradition[16].

Il n'y a rien de très original dans ce phénomène. C'est la modernité qui invente la nature comme un pendant nécessaire aux mutations qu'elle produit. Ce qui frappe dans le cas chinois, ce sont trois choses. D'abord la rapidité du changement : on est passé, en quelques années, du culte du modernisme à l'invention de la tradition. C'est ensuite l'ampleur de l'affirmation culturelle. Il s'agit bien, on le verra, d'affirmer une « nature » chinoise mais un cadre globalisé. Pour une société estampillée, à l'intérieur comme à l'extérieur, comme « plusieurs fois millénaires », les ressources ne manquent pas. Mais l'influence extérieure n'est pas absente. Dorénavant insérée, la société chinoise est sensible à l'esprit du temps mondial. De la défense du patrimoine à la protection de l'environnement, tout fait ventre. Enfin, la modernité de la tradition devient un marqueur de différenciation sociale. Si beaucoup continuent à s'identifier à un style occidental, le bon goût réside de plus en plus dans l'adoption d'une modernité proprement chinoise.

Trajectoire d'une tradition inventée

Tout commence donc en 2004, par le rapport d'une centaine de députés de Hong Kong à la CCPPC proposant de faire de certaines fêtes traditionnelles des jours chômés. « À *Qingming* nous nettoyons les tombes et honorons les ancêtres, à *Zhongqiu* nous nous retrouvons en famille, à *Duanwu* nous pleurons nos ancêtres patriotes, (...) ces fêtes traditionnelles contribuent à renforcer la cohésion de la nation chinoise ». Le texte insiste sur le fait qu'elles sont déjà chômées à Hong Kong[17], un territoire récemment rétrocédé à la Chine. Le contenu du rapport est immédiatement et massivement repris par la plupart des médias et les réactions sur Internet sont extrêmement positives.

Ji Baocheng, président de l'Université Renmin et député à l'Assemblée nationale, joue ici un rôle majeur. Lors d'un forum qui se tient dans son université un mois avant que le rapport ne soit rendu public, il déplore que « certaines fêtes traditionnelles dépérissent peu à peu en raison de la faible attention qu'on leur porte ». Pourtant, poursuit-il « elles condensent l'intelligence de la nation chinoise, elles expriment les caractères essentiels de la civilisation chinoise ». Il remarque enfin qu'en Chine le nombre de jours fériés (dix jours) est particulièrement limité par rapport à la pratique dans les pays étrangers et qu'il y a donc des marges de manoeuvre[18]. En substance, la

16. Sur ces thèmes voir Jean-Louis Rocca, *Une sociologie de la Chine*, Paris, La découverte, 2010.
17. **http://news.sohu.com/2004/03/07news219331775.shtml.**
18. **http://office.ruc.edu.cn/system/wreadxxkb.php?lb=%C3%BF%D6%DC%DO%C5%CF%A2&id=840.**

Chine devrait aussi se normaliser dans ce domaine. Notons que si la réunion était à coloration académique, y participaient de nombreuses institutions (la Fédération des femmes, le Comité national de planification des naissances) et des membres des commissions de l'ANP, des assemblées provinciales et des membres de la CCPPC[19]. On perçoit déjà le mélange des genres qui caractérisera l'ensemble du processus. Derrière les « initiatives », il existe un milieu (peut-être un lobby) mais un milieu très large où se mêlent des gens et des agendas d'origines diverses.

Plus tard, Ji Baocheng racontera comment lui est venue l'idée de demander l'inscription dans le calendrier des fêtes traditionnelles. En 2003, « j'étais à Hong Kong et je discutais avec le rédacteur en chef du *xianggang shangbao* [Journal du commerce de Hong Kong], un camarade d'école. À un moment donné, j'ai remarqué que les fêtes traditionnelles étaient fériées à Hong Kong et Taiwan, et même dans certains pays asiatiques, alors que sur le continent, en dehors de la Fête du printemps, aucune de ces dates n'était chômée. (...) Mon ami de Hong Kong m'a répondu que je devais soulever la question et nous avons immédiatement rédigé un texte »[20]. Ici la scène se situe aux confins du monde chinois. Hong Kong est une zone largement étrangère au reste du pays. Il existe des citoyens de Hong Kong et les continentaux doivent obtenir une sorte de visa pour se rendre dans l'ex-colonie. De plus, les citoyens y jouissent d'un système de démocratie représentative. Enfin, Hong Kong est un conservatoire des traditions chinoises. C'est paradoxalement le colonisateur anglais qui a largement contribué à les préserver, et cela pour deux raisons intimement liées entre elles. D'une part, afin d'utiliser les ressources de l'éducation « à la Confucius » (respect de la famille, des aînés, des supérieurs, etc.) en matière de contrôle social et d'autre part, pour s'opposer aux visées modernistes du Parti nationaliste comme du Parti communiste[21] : la tradition contre la révolution.

Hong Kong pose donc un double problème. Voilà une zone « frontière » (ni vraiment dehors, ni vraiment dedans) qui apparaît comme plus « patriotique » que le continent, au sens où elle donne toute sa place à la culture des ancêtres. A l'heure où se pose la question de l'identité chinoise, le défi est d'importance. Derrière la question de Hong Kong se profile aussi le dossier taiwanais. La rétrocession était présentée à l'époque comme une sorte de répétition d'une

19. Chen Wei, « Zhongguo shehui fazhan zhengce gaoceng luntan » (Résumé du « Forum de haut niveau sur les politiques de développement de la société chinoise »), *Renmin yanjiu* (Etudes démographiques), 28 (2), mars 2004, p. 90-92.

20. *Jiefang ribao* (Quotidien Libération), 4 avril 2008, p. 13.

21. Chen Guanzhong, « Chuantong jieri de wenhua shengming » (Vitalité culturelle des fêtes traditionnelles), *Dushu* (Lire), Avril 2009, p. 62-71, Li Yuanxi, « Quanqiuxing, minzuxing, yubenshangxing –xianggagxueshujie de houzhimin piping yu xianggang wenhua rentong de zai jiangou » (Globalisation, nationalité et indigénisation – la refondation de l'identité culturelle des hongkongais et la critique post-coloniale dans le milieu académique de Hong Kong), *Shehui yanjiu* (Etudes sociologiques), 2005-4, p. 189-206.

future réunification. Les communistes vont-ils respecter les spécificités locales comme ils l'ont promis ? Les Taiwanais peuvent-ils leur faire confiance ? De sérieux doutes émergent alors chez les observateurs de la scène politique de Hong Kong. L'adoption des fêtes traditionnelles apparaît comme un pont permettant de se rapprocher de com-patriotes mais différents.

Outre la question patriotique, un autre élément a joué un rôle majeur dans l'invention de la tradition, c'est l'apparition d'une économie des vacances. Depuis le début des années 1980, s'exprime dans la population une volonté de profiter des bienfaits de la civilisation des loisirs. Mais il aura fallu attendre 1995 pour que la journée de travail soit officiellement fixée à huit heures et la semaine de travail à quarante heures avec deux jours de repos. De plus, le nombre de jours de vacances reste limité, quelques jours pour la Fête du printemps et un jour au 1er mai et au 1er octobre. Néanmoins, c'est la crise asiatique de 1997 qui va inciter à augmenter le nombre de congés. Face à une économie tirée par des exportations et qui sont alors en net recul, il est surtout question de stimuler la consommation et notamment de développer le tourisme intérieur »[22]. Les « règlements sur les vacances des Fêtes commémoratives et de la Fête du printemps » du 18 septembre 1999, introduisent la désormais célèbre pratique de la « semaine en or » (*huangjin zhou)*. Les commémorations du 1er mai et du 1er octobre permettent dorénavant de prendre chaque fois trois jours de vacances. Mais en réalité, ces trois jours, augmentés du week-end et de deux autres jours, rattrapés le week-end précédent ou suivant, donnent une semaine libre aux salariés. En 2000, on crée un bureau national du tourisme de congés (*quanguo jiari lüyou bangongshi*) rassemblant des représentants d'une dizaine d'administrations pour régler les problèmes que cet exode vacancier ne manquera pas de créer[23]. L'innovation remportera l'adhésion populaire. Lors de la Fête nationale de 1999, première « semaine en or », on dénombrera 28 millions de touristes, puis 183 millions en 2001 et, enfin 357 millions en 2006 ![24]. Néanmoins, ce succès sera à l'origine d'énormes problèmes de transport et d'hébergement et débouchera sur de sérieux dégâts environnementaux. Chaque année, le chaos est évité de justesse et la polémique est telle qu'au milieu des années 2000 le gouvernement envisage de supprimer les semaines en or[25].

Tandis que le sujet devient à la mode dans les medias, Ji Baocheng fait une proposition officielle auprès du Conseil des affaires d'État. Le 10 mai 2004

22. *Guowuyuan bangongting zhuanfa guojia lüyouju deng bumen guanyu jin yibu fazhan jieri lüyou ruogan yijian de tongzhi* (Le Bureau général du Conseil des affaires d'État transmet au bureau du tourisme et aux autres départements administratifs concernés une directive suggérant des mesures pour stimuler le développement du tourisme pendant les jours fériés), Document n°46, 2000.
23. Directive du Conseil des affaires d'État émise le 14 juin 2000.
24. **http://news.xinhuanet.com/fortune/2007-04/24/content_6021955.htm**.
25. **http://news.xinhuanet.com/newscenter/2008-10/05/content_10151052.htm**.

il reçoit une réponse dilatoire : la question soulevée « nous oblige à réfléchir aux implications en terme de développement économique et de capacité d'absorption par la société [d'une telle initiative]. Nous allons étudier avec attention votre proposition »[26].

Quelques jours auparavant, le 6 mai 2004, était paru dans le *Renmin ribao* un article qui eût l'effet d'une bombe. Intitulé « nous ne devons pas laisser tomber nos fêtes nationales », il s'agit d'un plaidoyer du journaliste Liu Baoqin en faveur d'un sursaut national. D'après lui, un certain pays asiatique (en réalité la Corée du Sud) s'apprête à faire enregistrer par l'Unesco la Fête de *Duanwu* comme faisant partie de son patrimoine culturel immatériel. L'article est repris dans l'ensemble de la presse et suscite des réactions outragées de la population, notamment sur Internet, dont la teneur peut se résumer par la question suivante : « Comment pouvons-nous accepter de voir notre culture pillée par d'autres ? ». On note que le gouvernement coréen aime et protège *Duanwu*, alors que la fête n'est même pas fériée en Chine[27]. On passe donc d'une réaction patriotique à une mise en cause du gouvernement dans la plus pure tradition des mouvements de protestation nationaliste de ces dernières années, qui tendent souvent à dépasser les objectifs de Pékin[28]. L'ampleur de la réaction oblige finalement le ministère à déclarer « qu'il allait sans aucun doute résoudre la question et protéger efficacement la culture traditionnelle chinoise »[29]. Les inquiétudes ne sont toutefois pas seulement d'ordre patriotique. On sent poindre dans les réactions populaires la peur de voir la toute nouvelle politique vacancière remise en question. En novembre, le bureau du tourisme annonce que la politique de la semaine en or ne sera pas supprimée, en tout cas pas à court terme.

Une autre offensive a lieu début 2005, notamment à travers la tenue d'un colloque international les 14 et 15 février 2005, organisé par l'Association des folkloristes de Chine et par le Musée du folklore de Pékin au temple Dongyue. Le choix du lieu n'est pas dû au hasard puisqu'il s'agit d'un temple daoïste majeur[30], siège de l'association. Le titre du colloque est explicite : « Le calendrier de l'État national : jours fériés et fêtes traditionnelles ». Dans les communications, les orateurs insistent sur l'importance pour les peuples de créer un espace temporel qui symbolise la culture nationale. Les conclusions sont simples : le fait de transformer en jours fériés les fêtes

26. *Jiefang ribao* (Quotidien Libération), 4 avril 2008, p. 13.
27. *Minzu yishu* (Arts populaires), 2, 2006, p. 6-19.
28. Encore récemment, en octobre 2012, le gouvernement a à la fois suscité et contrôlé les réactions nationalistes au conflit avec le Japon à propos des îles Diaoyu. Ainsi, les manifestations ont-elles été strictement encadrées. Il n'empêche, les réactions de la blogosphère et celles des Chinois de la rue, telles que l'on peut les recueillir sur place, sont très critiques vis-à-vis d'un gouvernement accusé de mollesse.
29. **http://www.chinanews.com/n/2004-05-11/26/434700.shtml**.
30. Le daoïsme est la seule religion autorisée et institutionnalisée par le gouvernement et qui soit d'origine chinoise.

traditionnelles permet d'unifier la société et la patrie et de contribuer à la construction de la « société harmonieuse » et à l'unification de la patrie. La présence de chercheurs étrangers vient authentifier l'initiative d'un point de vue « globalisé » : ils peuvent confirmer que préserver ses traditions est une démarche normale.

Deuxième vague

Une nouvelle proposition est faite lors de la session de l'ANP de mars 2005. Cette fois-ci, le gouvernement répond que l'initiative a une « portée capitale » (*juyou zhongyao de yiyi*). En juin, cinq ministères (propagande, culture, éducation, affaires civiles, bureau central de la civilisation) rédigent un texte commun liant la question de la reconnaissance des fêtes traditionnelles à celle du développement de la « culture d'avant-garde socialiste »[31]. On encourage tous les medias à participer à la promotion de ces fêtes et on définit clairement la signification intrinsèque de chacune : leur contenu, leur sens et leur fonction. On assiste en réalité à un processus de domestication de la tradition. *Qingming*, c'est commémorer les ancêtres (*jinian xianren*), chérir la mémoire des martyrs (*mianhuai lieshi*). *Duanwu*, c'est aimer son pays mais aussi promouvoir la coexistence harmonieuse entre l'homme et la nature *(ren yu ziran hexie gongchu)*, c'est la culture et la condition physique (*tiyu jianshen*), c'est la vulgarisation scientifique (*kepu*) et les divertissements de masse (*qunzhongxing yule*). Quant à *Zhongqiu*, elle est réduite à la valorisation des thèmes de la réunion (familiale et nationale), de la communion à l'intérieur de la communauté. Tout ce qui avait trait aux croyances religieuses, légendes, mythes, superstitions est proprement évacué. On veut créer des fêtes modernes en désamorçant tous les dangers que la tradition est censée véhiculer. On les remplace par des éléments issus de la civilisation des moeurs (la science, la bonne santé), de la civilisation des loisirs, de l'harmonie sociale et du patriotisme.

En mars 2006, Zhang Guoliang renouvelle sa proposition à la CCPPC et Ji Baocheng à l'ANP. Dans le même temps, on assiste à un nouveau battage médiatique, relayé par Internet. Cette fois, le CAE répond que la proposition a une « signification positive » (*jiji de yiyi*), ce qui, dans le langage bureaucratique, ouvre la porte à une décision elle aussi positive. En octobre 2006, Jiang Jiming, membre du CCPPC et professeur d'économie à l'université Tsinghua est mandaté par le CAE pour créer un groupe d'étude sur la réforme du système de vacances et préconise de répartir les semaines en or

31. *Guanyu yunyong chuantong jieri zhangyang minzu wenhua de youxiu chuantong* yijian (Utiliser les fêtes traditionnelles pour diffuser les points de vue traditionnels de valeur de la culture nationale), Wenmingban (Bureau de la civilisation), 2005, document n°11.

en quatre mini-semaines en or incluant *Qingming*, *Duanwu* et *Zhongqiu*, afin d'alléger les tensions créées par les déplacements vacanciers. Puis le ministère de la Culture finance une recherche de l'Association des folkloristes, qui se déroule de décembre 2006 à février 2007, et qui est publiée ensuite sous le titre « Quatre grandes fêtes traditionnelles qui doivent devenir des fêtes chômées officielles ». Le 22 janvier 2007 des fonctionnaires de la toute-puissante Commission de réforme et de développement social (*fagaiwei*) du CAE se rendent à l'université Renda pour écouter diverses opinions sur la question des fêtes traditionnelles. À la même époque, des études sont lancées et des colloques organisés un peu partout en Chine sur les dispositifs des vacances et des fêtes à l'étranger, et l'université Renda réalise une enquête auprès des paysans migrants pour connaître leur attitude en cas d'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier officiel. Elle conclut à l'impact limité des déplacements dans cette catégorie de population. Contrairement à ce qui se passe chaque année pour la Fête du printemps – des hordes de migrants rentrent chez eux et paralysent les transports – les paysans migrants ne prévoient pas de quitter leur lieu de résidence lors de vacances courtes.

Pour la réunion des deux chambres de 2007, le nombre de députés qui s'associent aux propositions augmente[32], et les medias s'enflamment de nouveau. En novembre, des textes préparatoires sont publiés dans la presse et un grand sondage par Internet est organisé, auquel répondent 1,5 million de personnes. Le questionnaire ne porte pas sur l'éventuelle suppression des semaines en or ou sur l'intérêt d'avoir de nouvelles périodes de vacance, mais sur la possibilité de les remplacer par des fêtes traditionnelles au cas où les semaines en or seraient supprimées. Il permet donc de se prévaloir d'un soutien populaire tout en évitant la question qui fâche[33].

A la recherche d'un acteur majeur

La description de cette trajectoire tortueuse ne permet pas de dégager le facteur unique ou la main invisible qui a pu présider au succès de l'initiative. On peut seulement mettre en avant la convergence d'un ensemble de phénomènes, d'événements et d'objectifs limités.

L'hypothèse de la main invisible est remise en cause par l'attention particulière que suscite l'opinion du peuple (*minyi*) dans les préoccupations étatiques. Certes, cette opinion est manipulée mais dans quel pays ne l'est-elle pas ? L'attachement dont font preuve les citoyens à un certain nombre de points de vue n'est pas une création *ex nihilo* d'un pouvoir tout puissant. Le patriotisme

32. **http://news.xinhuanet.com/newscenter/2007-12/16/content_7259648.htm**.
33. *Ibid.*.

est un sentiment largement partagé par l'opinion publique chinoise[34].

De même, l'attachement aux vacances est un facteur important. Certes, tout le monde n'en jouit pas. La société chinoise est fortement clivée dans ce domaine. D'un côté, une partie de la classe moyenne – fonctionnaires, travailleurs des institutions publiques (écoles, hôpitaux, organisations de masse, etc.), employés de grandes sociétés chinoises et étrangères – profite de la modernisation des rythmes de travail et de la civilisation des loisirs. De l'autre, la masse des paysans, des migrants et des entrepreneurs individuels (dont certains sont eux aussi assimilés à la classe moyenne) et qui n'a guère de période de vacances. Ce clivage n'affaiblit pas l'influence du peuple sur les décisions étatiques puisque son opinion est évaluée à l'aune des opinions des internautes, des medias et des participants à des actions collectives, c'est-à-dire de la partie « bavarde » et active de la classe moyenne, celle qui peut jouir de vacances. Lorsqu'en 2007 Jiang Jiming a évoqué la suppression des « semaines en or », il a reçu un tombereau d'insultes et de menaces et une page spéciale lui a été consacrée sur Baidu, un des sites les plus populaires de Chine[35]. Il a dû porter plainte pour obtenir la fermeture de la page où il était traîné dans la boue[36]. Les internautes craignaient que l'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier national ne cache un projet de réduction des jours de vacances. Au final, ils ont eu gain de cause puisque le rééquilibrage leur a fait gagner une journée chômée. Enfin, le rôle des lobbies économiques n'a pas été négligeable. L'industrie du tourisme est aux premières loges et ne manque pas de faire le lien entre patriotisme et patrimoine dans ses activités publicitaires et promotionnelles.

A l'inverse, il ne s'agit pas de nier le rôle de l'État. Au début, les réticences sont fortes. On peut y voir l'effet encore très puissant de la logique bureaucratique/socialiste. Après le renouveau des pratiques religieuses traditionnelles dans les années 1980 et 1990, la répression anti-Falun Gong[37] a marqué un retour à la méfiance vis-à-vis des croyances populaires. Le rationalisme, la pondération, la civilisation, la stabilité sont devenus les maîtres mots du régime[38]. De même, la gestion de la population, et notamment la gestion de ses déplacements, apparaît comme un impératif essentiel de la pratique gouvernementale. Tout ce qui peut perturber les équilibres est surveillé avec attention. Néanmoins, on a vu comment, une fois acceptée et domestiquée,

34. Un seul exemple : les enquêtes que nous avons effectuées auprès des étudiants de Tsinghua montrent une grande fierté d'être chinois et un désir de voir la Chine occuper une place prépondérante dans le monde.
35. Voir des protestations sur le site de *Tengxunwang (QQ)* (**http://news.qq.com/zt/2007/qxwuyihjz/**).
36. *Zhongguo qingnianbao* (Quotidien de la jeunesse), 5 mars 2011, p.8 ; *Nanfang dousbibao* (Le Quotidien de la métropole du Sud), 30 mars 2011.
37. Mouvement religieux fondé en 1992. Au départ plutôt bien accepté par le gouvernement chinois pour sa discipline et son organisation, sa brutale inflexion politique en 1999 en fait une cible privilégiée des autorités dans leur volonté de réprimer les sectes hétérodoxes.
38. Entretiens avec deux fonctionnaires de l'administration des affaires civiles.

l'invention de la tradition opère au profit de l'État. Ce qui l'intéresse est moins du ressort de l'affirmation nationale vis-à-vis de l'extérieur que de celle d'un « nous », la production d'une communauté unie par des références collectives. L'opération est à vertu interne – une nation et surtout une nation sûre d'elle et harmonieuse. La translation entre « tradition dangereuse » et « tradition utile » est facilitée par la large méconnaissance des fêtes traditionnelles parmi la population urbaine. On peut écrire ce que l'on veut sur une page à peu près blanche, celle de la société urbaine.

Enfin, insistons sur les difficultés à définir l'action des uns et des autres en termes d'opposition entre État et société. On doit rappeler que les « intellectuels » sont autant dans l'État que dans la société. Ils sont députés ou ont la capacité d'inviter de hauts fonctionnaires à leur colloque. Les deux universités concernées, Renda et Tsinghua, sont celles qui sont le plus engagées dans la collaboration avec le gouvernement. Beaucoup de leurs professeurs jouent le rôle de conseillers du prince. Les préoccupations des deux acteurs principaux ne sont d'ailleurs pas les mêmes. Dans un cas, le président de Renda, l'objectif patriotique « grande Chine » est évident. Dans l'autre, on a vu que le personnage central était un économiste, très préoccupé des conséquences de l'introduction de nouvelles vacances sur la croissance économique et sur la capacité d'absorption des systèmes de transport et d'hébergement. L'insistance de plus en plus marquée accordée à l'accroissement de la demande intérieure depuis 1997 constitue un élément déterminant. Cet impératif explique en partie le fait que la politique des « semaines en or » n'ait pas été remise en cause. Quant aux folkloristes, si l'on ne peut exclure chez eux des motivations patriotiques, il est évident que le battage médiatique et l'officialisation des fêtes rehaussent leur statut et leur ouvrent les portes de l'édition, des conférences et de l'influence.

La nouvelle vie de la tradition

Quelles que soient les raisons de l'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier national, elle crée un nouvel espace. Pour une masse importante d'individus, des jours libres se profilent ; des jours libres de toute activité mais des jours que chacun désire remplir. Dans le même temps, la gestion des fêtes devient une affaire sérieuse qui occupe une part importante de l'énergie de l'administration et de ses agents.

Ces nouvelles fêtes rencontrent l'adhésion massive de la population. On l'a vu, alors que le « balayage des tombes » a toujours été une activité prisée des Pékinois, son nouveau statut de fête chômée a multiplié le nombre de ses pratiquants par plus de 15 entre 2007 et 2010. Ce phénomène conduit les autorités à déployer un énorme dispositif pour permettre à tout ce monde

de vénérer leurs morts dans l'ordre et le calme. Il n'est pas question que ce moment patriotique au plein sens du terme – on vénère les ancêtres – ne soit pas strictement encadré. Ayant eu l'occasion d'expérimenter plusieurs *Qingming*, ensemble ou séparément, au grand cimetière de Babaoshan, nous pouvons en témoigner. Les bus pour se rendre sur place sont gratuits, les vigiles et les policiers sont omniprésents. Des volontaires (*zhiyuanzhe*) aident les visiteurs dans leurs activités. Des slogans renouvellent le discours officiel sur la signification et les modalités de cette fête. « Une *qingming* paisible, une *qingming* civilisée » (*ping'an qingming*, *wenhua qingming*), « aire des offrandes à faible émission de carbone, des funérailles vertes » (*ditan jisi*, *lüse binzang)*, « les fleurs fraîches embellissent le cimetière, brûler des offrandes pollue l'environnement » *(xianhua meihua muyuan*, *yanhuo wuran huanjing*), « approfondir l'application des principes du développement scientifique, créer une société harmonieuse socialiste » (*shenru guanche kexuefazhanguan*, *goujian shehuizhuyi hexieshehui*).

Les rituels sont donc étroitement contrôlés. Ils sont limités à la pratique du « balayage des tombes » et, comme pour la Fête du printemps, les vigiles, la police, les medias insistent sur les dangers qui guettent à l'occasion de ces réjouissances : danger dans les transports, danger des incendies, danger des mouvements de foule. L'inquiétude devant l'affluence est telle que l'un des deux auteurs de cet article (le ressortissant français) s'est fait proprement expulsé d'un cimetière sous prétexte que « n'ayant pas un ancêtre inhumé sur place, il n'avait rien à faire ici ». Dans le même mouvement, les medias promeuvent les « nouvelles coutumes » (*xin fengsu*). On peut faire des offrandes virtuelles sur Internet (onéreuses mais non polluantes). A Babaoshan, il existe des boîtes aux lettres d'où l'on peut écrire aux ancêtres. Par cet exemple caricatural, on voit comment s'opère la modernisation des fêtes traditionnelles. D'une part il s'agit de neutraliser toute trace de religiosité. La religion est réduite à un simple « au-delà », limitée à quelques générations. D'autre part, les pratiques rituelles doivent respecter les nouveaux slogans d'une Chine moderne : l'harmonie, le respect de l'environnement, la virtualité des échanges.

Le caractère inventé des fêtes traditionnelles et leur standardisation/domestication posent pourtant un problème majeur aux autorités. Les enquêtes d'opinion montrent trois choses. D'abord que la population est très satisfaite de l'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier. Ensuite, qu'elle porte moins d'intérêt aux fêtes traditionnelles (surtout *Zhongqiu et Duanwu)* qu'aux fêtes socialistes ; les premières n'étant pas encore installées dans le paysage social. Enfin, que les citoyens attendent que l'on organise des loisirs, que des activités leur soient proposées !

Des directives ont été lancées pour inciter les autorités locales à faire preuve d'imagination en la matière. Depuis 2008 la télévision nationale organise

chaque année une soirée poétique (*shihui*) pour *Qingming* et pour *Duanwu* tandis que les télévisions locales produisent leurs propres programmes de réjouissance. De même, pour *Zhongqiu*, on peut regarder une « soirée des trois territoires et des deux rives », destinée à commémorer l' « union » de Macao, Hong Kong et Taiwan avec le continent. Les émissions sont disponibles sur les bouquets internationaux pour que les Chinois d'outre-mer puissent en profiter. Car on n'oublie jamais les compatriotes. A Paris, lors de la Fête de *Zhongqiu* 2010, les associations locales de Chinois d'outre-mer de Paris (avec le soutien des services culturels de l'Ambassade de Chine en France) ont loué des bateaux mouches pour accueillir TOUS les Chinois. A un résident de Hong Kong demandant s'il pouvait participer, les organisateurs répondirent : « bien sûr, vous êtes le bienvenu, nous sommes tous chinois ».

C'est pour *Duanwu* que les initiatives sont les plus nombreuses et ceci pour une raison bien simple : le terrain étant vierge, il faut l'occuper. Mais il n'existe aucun organisme central ou même local chargé de cette tâche. Contrairement à ce qui se passe pour le 1er octobre ou le 1er mai, il n'y a pas de manifestations ritualisées. Même si, à tous les niveaux, des directives sont émises par les autorités, enjoignant chaque administration – en particulier celles de la propagande, du sport, de la culture, de la « civilisation » – à organiser des événements, les initiatives viennent d'en bas et chacun les utilise à son avantage. Dans ce cadre, en tout cas à Pékin, ce sont les parcs municipaux qui jouent le rôle essentiel. Seuls véritables espaces publics, destination prioritaire des promenades et des loisirs de plein air, ce sont aussi de véritables entreprises. On y organise des « foires » lors de la Fête du printemps, on y trouve, à foison, attractions, restaurants et cafés. Pendant *Duanwu*, nulle excitation nationaliste ou même patriotique liée au personnage de Qu Yuan mais des efforts pédagogiques noyés dans des opérations commerciales. On explique aux visiteurs les différentes traditions apparues autour de *Duanwu* et on leur présente quelques activités traditionnelles. Elles n'ont qu'un but : attirer le chaland pour le faire consommer.

Ainsi, lors de l'édition 2010, le parc de Longtangong, situé dans une zone périphérique au sud de Pékin, a-t-il organisé une compétition de « bateaux dragons » sur le lac qui occupe son centre. L'événement est d'importance puisque cette coutume avait complètement disparu au nord du pays. Grâce à une énorme publicité, la foule s'est pressée en nombre pour assister... à quelques minutes de cabotage. Après enquête, les équipes se sont révélées être constituées d'employés du parc vaguement initiés par un entraîneur professionnel. Celui-ci, fonctionnaire de l'administration du sport, était encore fort occupé dans les années 1980 par des compétitions entre différentes unités de travail du Sud du pays. Mais le démantèlement du secteur public l'a laissé sans besogne. Ce n'est que plus récemment qu'il a retrouvé

une certaine activité, grâce à la demande de grandes entreprises, désireuses d'organiser des week-ends d'intégration pour leur personnel ou de lancer des opérations de communication. En réalité, l'objectif était d'attirer le maximum de visiteurs pour qu'ils dépensent largement dans les stands de nourriture « traditionnelle » ou les boutiques de souvenirs.

La même année, les sites Internet ont annoncé l'organisation de nombreuses activités dans les parcs de la rue Guozijian dans l'arrondissement central de Dongcheng à Pékin : concert de musique traditionnelle, compétition de confection de *zongzi*, démonstration de pliage de bateaux en papier, distribution de « vin soufré », présentation d'un livre sur les traditions populaires, etc. En réalité, la foule qui se pressait dès le matin pour assister à ces événements a découvert que le personnel du parc n'était au courant de rien. Il a fallu attendre l'après-midi pour assister à deux spectacles succincts et à la présentation du livre. Toute cette politique de communication ne visait qu'à attirer les visiteurs, à la fois pour avoir de bonnes statistiques et faire vendre un maximum d'ouvrages à l'auteur, un haut cadre très influent[39].

Lors de ces manifestations, les propos recueillis auprès des participants expriment une bonne volonté enthousiaste à s'identifier à des événements symboliques commémorant la grande nation chinoise, mais aussi une déception toute aussi unanime face au spectacle proposé. La société chinoise est certes devenue une société de consommation mais les consommateurs ne se satisfont pas du « toc » un peu trop voyant de la nouvelle vie des traditions.

L'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier officiel apparaît comme liée à la production d'un nouveau patriotisme. Mais celles-ci ne sont pas seulement, et ne sont pas avant tout, le produit d'un projet étatique. L'État doit en effet articuler des impératifs contradictoires, ce qui le conduit parfois à percevoir comme problématique la production patriotique. Il faut contrôler la population mais aussi la civiliser et l'éduquer. Il faut accroître la consommation mais en limiter les débordements, affirmer des symboles nationaux mais domestiquer une tradition toujours utilisable pour d'autres usages, plus contestataires.

Trois logiques ont joué un rôle essentiel dans le processus d'intégration des fêtes traditionnelles dans le calendrier officiel. D'abord, une logique issue de milieux « périphériques » au monde politique, des députés représentants des territoires « spéciaux », des intellectuels et des chercheurs conseillers des princes, des journalistes et des personnalités. Ici, l'objectif est triple : préserver le patrimoine, renforcer l'unité culturelle mais aussi forcer l'État à écouter la société. Ensuite, une logique plus large, rassemblant les couches sociales qui

39. *Beijing Guangbo wang* (Réseau de la radio de Pékin), (**http://topic.rbc.cn/09zt:dw/bjdwjhd/201006/t20100609_1736732.htm**).

profitent des vacances, autour de l'affirmation d'un champ des loisirs et de la découverte/invention de la tradition chinoise. Enfin, une logique commerciale qui voit le *business* touristique militer pour le développement de nouveaux temps libres qu'il se propose, avec plus ou moins de succès, de remplir.

Ces logiques dépendantes les unes des autres ne renvoient ni à une dichotomie État/société ni à une autre qui opposerait tradition et modernité. Le « retour à la tradition » ne s'oppose pas à la modernité, économique ou politique. Bien au contraire, la tradition est perçue comme une donnée essentielle de la modernisation des comportements et des idées. Avec l'entrée des fêtes traditionnelles dans le calendrier s'ouvre un nouvel espace personnel. Il est limité à une catégorie de population – plusieurs centaines de millions de personnes tout de même – qui constitue aujourd'hui l'opinion publique et l'avant-garde des consommateurs. Les références à l'authenticité culturelle et à l'identité nationale servent à vendre des marchandises mais aussi à s'affirmer, avec fierté, dans le monde moderne. Mais le goût pour les loisirs et la tradition ne peut être séparé de l'agitation nationaliste qu'entretient l'État. Il est évident pour chacun que plus d'affirmation identitaire signifie plus de prestige et plus d'opportunités de réalisation personnelle (emploi, étude à l'étranger, etc.).

Enfin, le tourisme, en valorisant le patrimoine, non seulement produit du patriotisme mais fait de la consommation un devoir national. Certes, l'injonction est diffuse, mais le fait que le discours officiel et la presse rappellent sans cesse la nécessité de changer de modèle économique et de s'appuyer sur la croissance de la demande intérieure[40] ne peut pas être sans effet. À l'inverse, l'opinion publique joue sa partie. Elle ne se contente pas de ce qu'on lui propose et ne permet pas facilement aux marchands de remplir son temps libre. Loin de satisfaire la « bourgeoisie urbaine » comme le suppose Billeter, le patriotisme culturel des fêtes traditionnelles semble proche de l'imaginaire des classes moyennes parce qu'il ouvre de nouveaux espaces qu'elles sont les seules à pouvoir coloniser en masse. Elles ont les moyens matériels de consommer des loisirs. Elles en ont aussi les moyens culturels. Lier modernité et authenticité suppose des préoccupations tournées vers le développement personnel, un certain « souci de soi » que l'on ne trouve en Chine que parmi les couches moyennes. Seules les couches moyennes ont l'assurance nécessaire pour correspondre à cette image du citoyen chinois, patriote mais ouvert au monde, fier d'être Chinois mais curieux des dernières « tendances » mondiales, prêt à toutes les nouveautés mais discipliné et rationnel. Enfin, à la différence des élites chinoises, elles rassemblent un nombre conséquent

40. Rappelons que le 12ème plan quinquennal (2011-2015) a pour objectifs de lutter contre les inégalités, d'assurer une distribution plus équitable des richesses, d'augmenter la consommation intérieure, d'améliorer le système de protection sociale..... De même, le titre du rapport au récent 18ème congrès du PCC de novembre 2012 insiste sur la nécessité de « construire une société de petite prospérité » (*jiancheng xiaokang shehui*).

d'individus et en attirera de plus en plus à l'avenir.

Reconnaissons que ces représentations collectives ne sont guère belliqueuses. Aux antipodes des images agressives véhiculées par la presse occidentale, le comportement patriotique des Chinois moyens semble marqué par des tendances où la course émolliente à la consommation, l'importance accordée à la vie privée, l'imaginaire de la modernisation des us et coutumes le disputent victorieusement à l'affirmation d'une Chine conquérante. En bref, l'introduction des fêtes traditionnelles dans le calendrier n'est peut-être qu'un effet, parmi d'autres, de normalisation de la société chinoise. ■

He Xuebing est chargée de mission à l'Université Tsinghua. Ses thèmes de recherche sont l'invention de la tradition en Chine et la sociologie de l'éducation.

Jean-Louis Rocca est directeur de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (CERI-Sciences Po/CNRS) et professeur à Sciences Po. Il travaille sur la stratification sociale et l'action collective en Chine. Il a publié *Une sociologie de la Chine* (Paris, La Découverte, 2010) et « Homeowners' Movements: Narratives on the Political Behaviours of the Middle Class China », dans Chen Minglu, David S. G. Goodman (eds), *Middle Class China: Identity and Behaviour* (Edward Elgar Publishing Ltd., 2013).
roccabeijing@gmail.com